Hallali

Par **François-Xavier Luciani**

Mes rivages me définissent-ils ? Qui peut penser que ma nature soit circonscrite aux frisottis, aux clapotis, à l'écume lorsqu'elle fait de ma roche un sable blond ou brun ? Mon élan minéral prend racine dans la puissance tellurique d'un magma profond. Me définir par la seule découpe de mes côtes n'est qu'un arbitraire de marin.

Que tranche cette surface trop plate ?

Que la posidonie étende son herbier dans le monde du dessous et que le maquis embaume celui du dessus, voilà bien une territorialité circonstancielle. Ma nature pérenne est granitique, le Monte Cintu est ma plus triomphale érection, je suis Cyrnos : bandaison terrestre qu'humidifie la mer. Celle-ci, mouvement alternatif, me lèche le rivage et son baiser se fait plus insistant depuis quelques temps déjà : le désir liquide s'attaque à mes plaines, aux lits de mes fleuves dont la mouille rencontre la salinité marine. Alchimie de mélanges, mes truites interrogent les torrents jusqu'à ce que le tumulte des cascades s'éteigne dans l'impérieuse approche de *Mare Nostrum*.

Elle me pâme, cette eau pressante ; elle s'immisce, griffure agile, dans ma couenne velue de forêt ; elle appuie toute sa masse d'épousailles sur mon bassin, tend mes sommets et comprime mes éruptions.

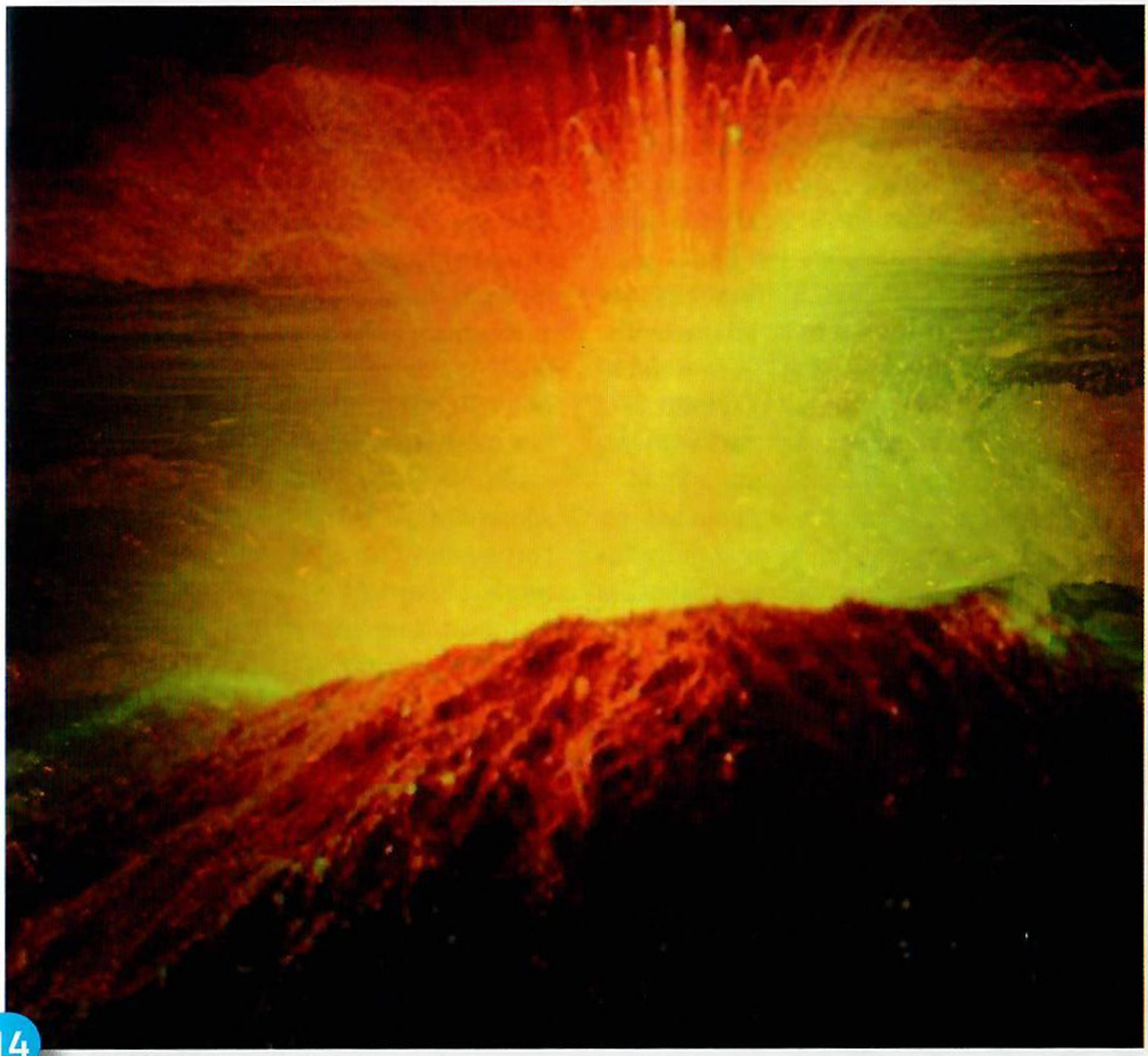
Tout est encore bien calme, trop calme...

Mesurer mes sommets par rapport à la surface de l'eau est une gageure cartésienne. Le vrai point de stabilité est la pointe tendue du Cintu : phallus géologique dominant l'étendue plate. Longtemps, des visiteurs roses sont venus cuire cycliquement leurs fesses à moins 2 706 mètres. Ils échouent maintenant à moins 2 544. L'eau monte, monte encore ; et le pic rocheux demeure... Seul point de stabilité, seule certitude. Mon désir minéral guigne le ciel, accroche les nuages et se laisse aimer par l'étendue marine.

Tout est encore bien doux, trop doux...

La montée des eaux nettoie la gangrène bétonnée de mes anciennes plages. J'aime cet élan puissant où s'ouvrent mes bras de mers : Ligurie, Tyrrhénienne, Ibérique, embrassez-moi ! Enlacez, enivrez mes reliefs ; vous m'accueillez comme je vous pénètre androgyne ; nos noces mordantes racontent au monde la puissance terrienne, la furie marine, l'embrasement annoncé.

Vigies altières, les Niolins guettent depuis les promontoires rocheux ces *boat people*, réfugiés climatiques tentés par la stabilité de mes hauteurs. Masses protéiniques prêtes à toutes les morsures, les hordes en loques atteignent mes falaises. Manger, être mangé, alternative animale, réalité humaine, circonstances historiques. Les combats vitaux sont déchirures de chairs ardentes, besoin incandescent d'exister, nécessité brutale, urgence de survie. Je suis théâtre de violence, incon-



14

tinence sanguine ; la vie, toujours, nourrit mon sol d'un terreau rouge. La lame de fond qui redessine mes pourtours a son équivalence pointue que chaque homme, chaque femme, chaque enfant prolonge de sa main. Pénétrer l'autre de son propre désir se traduit en termes d'impérieuse faim. Pénétrer l'autre se fait à la lame aiguisée sur les roches bleues de mes cours d'eau. Effilés et cinglants, les tranchants butent vite sur les os blancs des nouveaux venus. Mouvements alternatifs, *clap clap !*, le beau raisin coule, la peau s'ouvre et la chair excite l'appétit. Rien ne se perd jamais dans l'élan pragmatique du hasard et de la nécessité. Il faut manger ou être mangé.

Les Niolins charcutent. Enfin !

La mer monte, la masse bleutée appuie sur mes bas-fonds. Je jouis d'une force endormie. Mes lacs s'ouvrent sur la béance volcanique, la lave rouge jaillit comme un long jet de sperme blessé. J'étais rouillé, ankylosé, comprimé d'être trop sage ; féminisé à force d'être dompté. Mais le magma liquide fume et – spasme, spasme, spasme – brûle le ciel de sa verticalité affirmée. Répits illusoires, la coulée s'engouffre dans des lits de roche.

Je me nomme Cyrnos, et je suis un mâle trop longtemps affublé d'une beauté féminine dont je n'ai que faire. Je sors d'une longue torpeur et jouir ainsi dévaste tout, coulures de baves, ruptures de cimes, je pète de joie. Enfin !

Flatulences soufrées, les traînées de gaz comprimé suivent les vents requis pour la cause. L'air s'invite dans nos ébats et la mer clapote de reconnaissance. Souffles acides, coulées pyroclastiques, les mouflons accélèrent de rocs en éboulis, quittent l'espace encaissé de leur territoire soudain bouleversé. Les gypaètes barbus s'inquiètent pour leurs œufs. Les rongeurs courent vers des refuges incertains que la lave incandescente scelle à jamais.

Les hommes ne connaissent aucun repos. Ouvrir la gorge, trancher des muscles à même le corps, planter les dents dans la viande hurlante, capturer l'autre et le parquer... L'Autre... Nier son statut d'humain et circonscrire son existence à une réserve de protéines ambulantes : les continentaux s'accommodent bien à la châtaigne, le gras allemand fait une bonne huile lampante, le cervelet italien se marie admirablement au fenouil sauvage.

L'anthropophagie est un art culinaire délicat et, oui, bien sûr, c'est l'évidence : toute nouvelle culture se construit en cuisine ; elle se chante, se fête. Cette praxis nouvelle s'assimile dans l'assiette ; en naît sa danse, son chant, sa poésie : Mange, ceci est mon corps / Bois, ceci est mon sang / Le symbolique est mort / J'y plante mes dents

Tandis que monte la mer, la décence s'évapore. Enfin !



Les navires affluent, jettent ancres et dévolus sur quelques escarpements. Les routes qui longent les fleuves voient des colonnes en charpie espérer une accalmie, une vallée, une issue. Lorsque ce n'est pas la lave ou les crues soudaines, lorsque ce n'est pas le vent tourbillonnant des sommets, lorsque ce ne sont pas des sangliers sanguinaires ou des rapaces intrépides, ce sont des Niolins, des Cortenais, des hommes d'en haut qui déferlent comme dauphins sur bancs de sardines. La curée, la ripaille, la joie facile d'une chasse trop féconde.

Il n'y a plus de munitions, plus de carburant. Les ânes et les chevaux font rapidement proliférer mules et bardots. Il s'agit de réagir à cette nouvelle configuration du paysage social, du paysage économique, du paysage côtier.

Les navires affluent et, les nuits de tempête, des feux allumés attirent les imprudents sur mes sommets d'hier, mes écueils d'aujourd'hui, mes hauts fonds de demain. Ma roche éperonne les coques, mes hommes ouvrent les ventres, il convient de saler la viande.

L'eau embrasse mes pieds, le vent violent flatte mes arêtes minérales, les torrents se gonflent de pluies ronflantes, les animaux rompent les enclos, des chiens jaunes se regroupent en meutes complices et la chasse se complique.

Les bateaux affluent encore. Le golfe de Gênes est noir de citoyens lambda qui fuient les Bosniaques, les Catalans, les Basques, les riches et leurs milices, les opportunistes organisés en puissances assassines.

Qu'on ne me nomme plus "île de beauté", histoire ancienne! Trop insipide au-delà ; mythiques rivages ; mystiques paysages ; hypnotiques devenirs. Maintenant, je suis mâle dominant ; je tente les imprudents de mes protubérantes altitudes ; je suis roc majestueux, éperon tendu, imperator dard!

La violence se répand comme corollaire à la prolifération mortifère. Ainsi, j'apprends que deux milliards d'humains ont coulé sous 142 mètres de réponse climatique.

Risible agonie.
Pression volcanique.
Brûlure de laves si longtemps retenues.
Coulure de larmes à mon goût si peu répandues.
Monte, puisque tu me sens venir...
Monte que je te corse,
Grimpe que je m'enfonce,
Ô eau!

La Sardaigne n'est plus qu'un archipel de mamelons arrondis. Glissade de plaques tectoniques, je me rapproche peu platonique, je l'écarte et la nique!

Mes vagues viennent enfoncer ses côtes. Montez donc plus avant! Les vents tourbillonnants se mêlent aux épousailles, tornades et cyclones, lames de fond de trente mètres, cinquante mètres, quatre-vingts mètres... encore un effort, encore un élan et le magma viendra vous brûler contre moi... Je suis chaud!

Vent violent, enroule tes nuages noirs comme écharpes de soie autour de mon cou montagneux! Serre-moi la gorge et tire-moi vers le haut, j'ouvre mes entrailles et ma lave rouge pulse ma puissance trop longtemps contenue... Ah, comme j'aime baiser la mer, comme j'aime la violente atmosphère, comme je me complais dans ce bouleversement climatique où les extrêmes redessinent les contours!

Mes coulées volcaniques vaporisent les eaux, enfantent des nuages rouge sang, dressent dans le ciel ma colonne fumigène, déchirent le décor de mon rire.

Je me nettoie des hommes.
Enfin! _FABULA